

edito cahier 16



Philippe ZARD

Il est des textes que l'on aurait aimé ne pas avoir à écrire, des hommages que l'on aurait préféré ne pas rendre. En 2005, Norman David Thau nous quittait, terrassé par ce que la langue de bois des faire-part désigne généralement comme une « longue maladie », comme si le mot de cancer était inavouable ou indécent. Il avait quarante-cinq ans.

Certes, ce n'est pas dans *les Cahiers Albert Cohen* qu'on peut évoquer l'homme qu'il était : certains, parmi nous, ont eu la chance de partager son amitié, d'autres n'ont fait que le croiser. Tous garderont pourtant en mémoire ce sentiment indéfinissable d'une présence, de ce je ne sais quoi qui donne à un homme sa densité. On le reconnaissait d'abord à sa démarche, à son allure rassurante d'ours débonnaire. On l'aimait pour son petit sourire en coin et ses yeux pétillants, pour sa vigilance un peu chatouilleuse, pour sa générosité et ses coups de gueule, son intelligence, sa culture et son humour.

Très jeune, il avait frôlé la mort et il semblait savoir depuis toujours qu'elle ne le laisserait pas longtemps en paix. Avant que la maladie ne lui ait livré son ultime assaut, il avait proposé pour son intervention à Cerisy un titre atrocement prémonitoire, emprunté à Cohen : « Le bon sourire

d'heure de mort » – comme un testament, comme si la terrible échéance n'avait jamais disparu de son horizon. Cette conscience donne à certains êtres une forme de désespoir mélancolique ; Norman était avide de bonheur. La pensée de la mort donne à d'autres une légèreté toute séraphique, comme s'ils n'étaient déjà plus tout à fait de ce monde ; tout au contraire, Norman y avait gagné comme un poids supplémentaire, une pesanteur qui le tenait fermement arrimé au sol, une force de gravité. C'était un « Mensch », comme on dit en allemand – et en yiddish. Et il fallait souvent toute sa formidable simplicité pour nous aider à ne pas nous sentir futiles en sa présence.

Il avait donné à ses travaux – par ailleurs si scrupuleux, si rigoureux – ce caractère de nécessité existentielle sans laquelle la critique ne serait qu'un vain divertissement. Il savait que l'essentiel était dans les livres, tout en ayant conscience que les livres ne sont pas l'essentiel, et que toutes les gloses sur Albert Cohen ne valaient pas le sourire radieux de son petit garçon. Son interrogation sur l'identité juive n'était qu'une manière – il en est beaucoup d'autres, évidemment – de s'interroger sur la condition humaine, sur ces infinies complications de l'existence qui en font le sens, le sel et le drame. On l'a dit, il ne sera question, dans ces pages, que du chercheur. Comment, cependant, maintenir jusqu'au bout la ligne de partage entre l'homme et l'œuvre quand on sait de quels brûlants questionnements était habité le moindre de ses commentaires ? Qui l'a lu a déjà commencé à le connaître.

Comment résumer en quelques lignes ce que fut l'apport de Norman Thau aux études cohéniennes ? Même si sa connaissance de l'œuvre de Cohen était admirable, il ne s'est jamais voulu un « spécialiste » de cet auteur. Aussi à l'aise dans le domaine germanique que dans le domaine français, il a d'abord été un comparatiste. Son maître livre sur *Le roman de l'impossible identité* a apporté une contribution décisive au

désenclavement de l'œuvre d'Albert Cohen. Il a d'abord, dans le domaine strictement français, tiré des auteurs juifs de la pénombre (Armand Lunel, Némirovsky, Jean-Richard Bloch, Edmond Fleg) et parfois de l'obscurité complète (Bernard Lecache, Jacob Lévy) où l'histoire littéraire les confinait. Cohen n'y perdait rien de sa spécificité – Norman Thau rappelait à bon droit que *Solal* demeurait un *hapax* dans le paysage romanesque français – mais il se détachait désormais sur un fond d'interrogations communes et de représentations culturelles insistantes qu'il n'était plus permis d'ignorer. Norman Thau, surtout, a eu l'immense mérite de recontextualiser l'œuvre de Cohen en l'inscrivant dans un cadre plus résolument européen. C'est évidemment dans le domaine allemand que ses rapprochements ont été les plus éclairants : qui d'autre que lui aurait pu mener à bien ces études croisées entre Albert Cohen, Joseph Roth, et surtout Lion Feuchtwanger, si peu connu du public français ? La dernière étude de Norman avait encore, on s'en souvient, élargi le spectre linguistique par une remarquable confrontation entre Albert Cohen et Israël Zangwill.

De ces multiples références ressortait un tableau riche et cohérent de la manière dont des écrivains juifs avaient tenté de formuler une équation identitaire que l'émancipation avait singulièrement embrouillée. L'une des vertus les plus stimulantes de la réflexion de Norman Thau tient sans doute à son refus de se satisfaire des réponses toutes faites. Refus d'un sociologisme naïf qui ferait du roman le simple reflet d'une réalité sociale : il montre, avec force arguments, comment certains romanciers forgent des univers délibérément polarisés qui dramatisent les antagonismes, en gommant ou en atténuant la possibilité des compromis et des réconciliations (par exemple, en n'accordant aucune place à l'existence d'assimilations réussies ou d'osmose culturelle entre les Juifs et l'Europe). Refus d'une interprétation exclusivement victimaire de la condition juive, celle qui ferait de l'antisémitisme la seule et unique cause de la persistance de

l'identité juive en Europe : Norman Thau expose comment, chez Cohen, Feuchtwanger ou Roth, agissent également des obstacles internes à l'assimilation, des interdits procédant de ce qu'il appelait parfois « l'autodéfinition identitaire ». Il a souligné aussi la manière dont Cohen tentait, tantôt par l'humour, tantôt par l'élaboration d'un judaïsme réinventé, de résoudre esthétiquement et imaginativement des problèmes dont toute l'œuvre exprimait par ailleurs le caractère objectivement aporétique.

Ce modeste recueil témoigne de la richesse des perspectives que son travail a ouvertes. Les trois premières études reprennent et relancent la problématique de l'identité juive dans l'œuvre de Cohen : Jérôme Cabot en explorant les paradoxes d'une condition qui ne se satisfait d'aucune territorialisation identitaire et pointe vers un horizon utopique ; Jack Abecassis en invitant, dans une veine plus polémique, à réfléchir sur la portée d'une recomposition identitaire qui se résout à ses yeux dans une « métaphysique de la persécution » ; Isabelle Enderlein en convoquant la question des origines dans l'œuvre d'un autre grand écrivain juif, allemand, européen et « oriental », Elias Canetti.

Mais l'identité ne se ramène jamais, contrairement à ce qu'un usage réducteur tend aujourd'hui à imposer, à ses composantes religieuses ou ethno-culturelles. Les trois études suivantes s'emploient à suivre les tours et les détours d'une identité narrative – celle des personnages ou de l'écrivain – qui se formule dans le rapport aux livres et au Livre (Piotr Sadkowski, sur les personnages de lecteurs dans les romans de Cohen), qui recompose par l'écriture les émotions premières et les jeux de l'enfance (Anne-Laure Milcent) et qui s'inscrit dans les singularités d'une langue et d'un style (Renata Jarzebowska-Sadkowska).

Il n'y a que les pensées mortes qui ne prêtent pas à discussion. Norman, depuis la parution de son livre, n'avait cessé d'approfondir, d'élargir et de nuancer ses

interprétations. Nul ne peut savoir ce que serait aujourd'hui l'état de sa réflexion, ni ce qu'il eût été demain. Et l'on regrettera toujours qu'il ne soit plus là pour répondre directement aux questions que les chercheurs lui adressent. Mais il continuera de nous accompagner dans notre travail, nous n'en aurons jamais fini de dialoguer avec cet interlocuteur douloureusement absent, d'entendre les lointains échos de sa voix, d'imaginer ses objections, de nous demander, avant d'aborder un problème : qu'aurait-il pensé ? Une manière comme une autre de narguer le destin, de nous convaincre que notre ami est toujours là qui nous regarde, un peu détaché mais toujours bienveillant, avec son petit sourire en coin et ses yeux pétillants...